Document généré le 12 oct. 2024 04:47

XYZ. La revue de la nouvelle

Le papier peint

Lyne Richard

Numéro 142, été 2020

Fleurs bleues : avec ou sans épines

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93234ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Richard, L. (2020). Le papier peint. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (142), 17–18.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le papier peint

Lyne Richard

Je me rappelle le mur. Un mur de papier peint avec des petites fleurs bleues. Ma mère appelait ça de la « tapisserie ».

On va tapisser ta chambre, tu vas voir, ça sera comme à la campagne !

C'est vers ce mur plein de petites fleurs bleues que je me tournais quand *il* venait derrière moi tôt le matin. Juste à la limite de la nuit, quand elle laisse une place à la lumière pâle. À force de rentrer mes ongles dans le papier, j'y laissais des traces, la mère disait *tu rêves comme une petite chatte, tu griffes ta belle tapisserie !*

Une chienne plutôt, qui se laissait enculer par son propre père sans dire un mot, sans un cri. Derrière mon dos, le monde tombait en morceaux pendant que les voisins préparaient le café et les toasts. Tout ça, c'était trop grand pour une petite fille, tellement grand que ma peau a commencé à se figer sur mon corps. Sous mes ongles, le papier a commencé à pourrir, à devenir noir du noir des aubes maltraitées. Je ne savais plus grandir, je restais immobile dans mon enfance perdue.

Les docteurs n'ont rien vu. Ma mère n'a rien vu. Mon père continuait de me bercer en arrivant de son travail. Et les fleurs bleues du papier peint continuaient de tomber une à une. Ce n'était plus une belle campagne, mais un champ dévasté.

C'est quand j'ai commencé à arracher de grandes languettes de papier peint que mon père a dit *il y a un problème*.

La mère a souri (ma mère souriait tout le temps) et elle a répondu *peut-être qu'elle n'aime pas cette tapisserie*.

Ma mère était un as de la déco, alors elle a changé le papier peint. Patiemment, elle a mouillé le champ de fleurs jusqu'à ce qu'il devienne un tas de bouette beige sur le plancher. Ma vie, les cris morts dans ma gorge, mes peurs, tout ça tombait dans un mélange de papier et de colle.

Les rayures n'ont rien changé. Ni la photo du Christ que j'ai punaisée sur le mur, juste là où je me cognais le nez quand *il* s'enfonçait. J'avais beau embrasser Jésus à pleine bouche, aucun miracle ne venait décharger mes matins de leur frayeur.

J'épuisais les rayures et mon enfance, ma fente et tous mes trous. Je n'en finissais plus de mourir.

La mère continuait de sourire, a-t-on idée de sourire à ce point quand ton enfant se transforme en vieillarde et que le bruit du frigidaire la fait sursauter comme si c'était une bombe ! Ma mère, mon aveugle, disparue dans les apparences. Drapée d'une humeur invincible qui me servait de cercueil. Ma mère, couchée dans le même lit que cette queue qui me déchirait. Ma mère sans larmes, étonnée un jour de me voir trembler comme un oiseau blessé.

Il est mort, un jour. La mère a dit *on appelle ça mourir subitement*. J'ai recommencé à grandir, mais je parlais tout bas, si bas que ma mère a fini par se taire, si bas qu'elle a fini par arrêter de sourire. Elle est devenue un fantôme et moi, j'ai pu offrir ma langue à quelqu'un qui guérit. J'ai vomi les fleurs, les rayures, les déchirures, je suis venue à bout de la psy avant même d'avoir fini. Elle a pleuré.

Quand mon premier chum a sonné pour la première fois à la porte parce qu'il venait me chercher pour faire une balade, il tenait un bouquet de myosotis dans les mains. Un immense bouquet de myosotis. Un champ de myosotis.

J'ai claqué la porte sur son sourire idiot.